

B i b l i o t h è q u e
des
I D É E S

**L'Europe
chinoise**

II

**De la sinophilie
à la sinophobie**

par

ÉTIEMBLE

nrf
Éditions Gallimard

Bibliothèque des Idées

ÉTIEMBLE
*Prix de la Fondation
Balzan-Comparatisme 1988*

L'EUROPE
CHINOISE

II

*De la sinophilie
à la sinophobie*

nrf

GALLIMARD

En la personne de son secrétaire général, Vittore BRANCA, mon cher ami, et en mémoire de la Fondation Cini, dont j'eus le privilège d'être si souvent l'hôte à Venise, je suis heureux de lui offrir le second et dernier tome de *L'Europe chinoise*. Trop modeste témoignage de gratitude pour le trésor qu'il a mis à mon exclusive disposition : le *fonds Tourmon*.

RÉSUMÉ DU TOME PREMIER SOUS FORME D'ÉPIGRAPHE

À propos des missions jésuitiques, Diderot confirme sa lucidité. « *Lui* : [...] le dieu étranger se place humblement à côté de l'idole du pays; peu à peu il s'y affermit; un beau jour, il pousse du coude son camarade; et patatras, voilà l'idole en bas. C'est comme cela qu'on dit que les Jésuites ont planté le christianisme à la Chine et aux Indes. Et ces Jansénistes ont beau dire, cette méthode politique qui marche à son but, sans bruit, sans effusion de sang, sans martyr, sans un toupet de cheveux arraché, me semble la meilleure. – *Moi* : Il y a de la raison, à peu près, dans tout ce que vous venez de dire. »

D. DIDEROT, *Le Neveu de Rameau*,
texte présenté par R. Desné,
préfaces de J. Varloot et M. Roelens,
Paris, Éditions sociales, 1972, p. 166.

Avant-propos

Ceux qui, hasard ou nécessité, aborderaient par ce volume mon *Europe chinoise* voudront bien se reporter à ce que j'écris en présentant le premier tome : savoir que, si l'on voulait procéder comme fit Joseph Needham en préparant son grand œuvre touchant la science et la civilisation de la Chine (*Science and Civilisation in China*), il faudrait dix ans au moins à une équipe de chercheurs pour mettre au point une somme exhaustive de ce que l'Europe dut à la Chine, depuis la civilisation grecque sans doute, par la vertu de la route de la soie, et la romaine, dont les navires allaient mouiller sur les côtes du Pacifique pour acquérir la soie chinoise. Bref, si j'ai longuement tenté de montrer tout ce que les rapports des missions en Chine ont apporté à l'Europe en fait de connaissances sur les techniques, la pensée, les arts de la Chine, je n'ai voulu que stimuler cette équipe dont je rêve à rendre désuet mon travail. Je ne prétends ici qu'à montrer comment au xviii^e siècle l'engouement pour les chinoiseries et la découverte de la musique, du théâtre chinois et de certains aspects de la science sinique n'empêchent pas l'Europe sinophile de virer à une sinophobie déjà perceptible chez Montesquieu et qui trouvera son plein accomplissement avec certains philosophes des « Lumières », précurseurs de ces canonnières qui, après que l'Angleterre eut réussi à reléguer Napoléon dans l'île de Sainte-Hélène, allaient coloniser cyniquement l'Empire qui avait si durablement enrichi la pensée, les sciences et les arts de cette Europe ingrate. On comprendra donc que, fidèle à mon propos, j'opte délibérément pour certains aspects de cette *Europe*

chinoise. Si je connais l'histoire du *Pen ts'ao kang mou*, ce grand herbier chinois qui fut révélé aux Européens au cours du XVIII^e siècle; si même j'ai lu l'excellent exposé d'Élisabeth Rochat de La Vallée sur ce sujet ¹, je ne vais pas en retracer l'aventure! Si j'avais la prétention de produire sur chacun des pays d'Europe l'équivalent du travail que les Russes ont publié en 1969 (deux tomes de documents et de matériaux sur leurs relations avec la Chine, que j'évoquai dans la préface du premier tome), c'est dix volumes qu'il me faudrait, plus vingt ans au moins de vie à cette seule fin. Sur la seule Angleterre, il me serait facile de condenser en une trentaine de pages mes propres enquêtes et celles d'autrui, d'Owen Aldridge par exemple, dans ce domaine, depuis le temps où je découvris que Daniel Defoe prétendait que, comparée à sa patrie et à ses habitants, la Chine proposait de soi une image si peu avantageuse que le Chinois Ch'en Shou-yi publiait à T'ien-Tsin en 1935 : *Daniel Defoe, China's Severe Critic*. Depuis lors, j'ai vu d'autres essais concernant l'image que se formaient les Anglais de la Chine, les cadeaux intellectuels ou autres que fit aux Anglais l'Empire du Milieu. Sur le confucianisme dans l'Angleterre du XVIII^e siècle, j'ai lu, cela va de soi, l'essai d'Edmund Leites dans les *Actes du II^e colloque international de sinologie* (Chantilly, 1977) ².

Et l'essai ne m'a point échappé qu'A. Owen Aldridge, l'un des rares comparatistes qui s'intéresse aux relations entre l'Asie extrême et l'Occident, publia dans *The Reemergence of World Literature, A Study of Asia and the West* en 1986 sur *The Perception of China in English Literature of the Enlightenment* ³. Comment oublier que John T. Pratt sait reconnaître dans *China and Britain* tous les dons de la Chine à l'Europe, dont le thé, révélé aux Européens au début du XVII^e siècle par des marchands hollandais? Il n'hésite pas à écrire que nous devrions prendre conscience de notre dette envers ce pays si lointain. Quel « ennui » (en français dans ce texte anglais),

1. « La transmission de l'Herbier chinois en Europe au XVIII^e siècle », in *Actes du III^e colloque international de sinologie* (Chantilly, 1980), Les Belles Lettres, coll. « Cathasia », 1983, pp. 177-194.

2. *Actes du II^e colloque international de sinologie* (Chantilly, 1977), Les Belles Lettres, coll. « Cathasia », 1980, pp. 65-81.

3. Je lui dois le tiré à part de cette étude, paginée 1-25, Reprinted by Asian-Pacific Cultural Center, Asian-Pacific Parliamentarians' Union, Vol. XIV, n^o 2, 1986.

quel « ennui » donc, pour un Anglais, une vie sans thé! Pratt n'oublie ni les porcelaines, ni les laques, ni le jade, les émaux, tous ces produits de l'artisanat chinois qui, aux xvii^e et xviii^e siècles, « trouvèrent la route de l'Europe en quantités toujours croissantes ». Il sait également, et s'en félicite, que la Chine jamais n'eut l'impudence de voir en l'homme « la fin dernière de l'univers » (*the ultimate purpose of the universe*); sans doute a-t-il tort de se demander pourquoi « son influence sur le monde occidental fut de si peu de poids » (*it is not easy to understand why her influence on the Western world has been so light*), ce qui ne l'empêche pas de se contredire plus qu'un peu quand il reconnaît qu'une sorte de « folie pour les choses venues de Chine – y compris la philosophie – balaya l'Europe et tout particulièrement la France du xviii^e » (*a craze for Chinese things – including philosophy – swept Europe, and particularly France, in the eighteenth century*), ce qui l'incitera donc à célébrer les « huttes chinoises » publiées en 1770 par Pillement. Il a tort aussi d'écrire que cette même Europe entichée de chinoïseries n'avait de Confucius qu'une connaissance vague : dès 1691, en effet, paraissait à Londres *The Morals of Confucius, A Chinese Philosopher*, qui ne fait guère que retraduire *La Morale de Confucius, philosophe de la Chine*, publiée trois ans plus tôt à Amsterdam. Edmund Leites a d'ailleurs publié en anglais et en français : « Le Confucianisme dans l'Angleterre du xviii^e siècle : la morale naturelle et la réforme de la société », qui traduit « Confucianism in Eighteenth-Century England : Natural Morality and Social Reform »¹.

Ce même colloque de 1977 fournit notamment une bibliographie des recherches faites aux États-Unis sur le rôle de la Chine à l'époque des Lumières ainsi qu'une « Interprétation de la Chine à l'époque des Lumières : Montesquieu et Voltaire ». Même si je ne m'accorde pas tellement avec l'exposé de Walter Watson, c'est un sujet qui s'impose fatalement à quiconque aborde ce genre d'étude. À preuve : je l'avais traité dans mes premiers cours de Sorbonne, voilà plus de trente ans. Après avoir montré, au cours du tome premier, comment la Chine séduisit intellectuellement l'Europe grâce d'abord

1. *Actes du II^e colloque international de sinologie* (Chantilly, 1977), Les Belles Lettres, coll. « Cathasia », 1980, pp. 51-64 pour le texte français, pp. 65-81 pour le texte anglais, celui-ci enrichi de notes qui manquent à la traduction française.

aux missions des jésuites, j'esquisserai dans ce volume le passage de la sinophilie à la sinophobie, Montesquieu et Voltaire formant les deux piliers de cette Chine ambivalente. Entre-temps, je m'appliquerai à exposer ce que devint dans le théâtre de plusieurs pays d'Europe le thème de *L'Orphelin de la Chine*.

On se méprendrait pourtant du tout au tout sur l'histoire des idées si l'on supposait que la communication des Lumières se fit alors de l'Est à l'Ouest et que toujours se vérifie le dicton : *ex oriente lux*. Si les Chinois nous ont donné beaucoup, ils ont reçu au moins un peu. Assurément, les jésuites ont plus fait pour divulguer la Chine en Occident que pour révéler l'Occident aux Chinois; mais on se tromperait fâcheusement si l'on réduisait à rien leur contribution à la pensée chinoise. M. Verhaeren a rédigé avec soin et publié le catalogue de la Bibliothèque peu à peu rassemblée par les jésuites de Pékin, et le P. Rétif, de la Compagnie de Jésus, en a commenté la valeur dans une étude intitulée : *Une Bibliothèque de la Renaissance en Chine* ¹.

Cette Bibliothèque de Pei-t'ang, c'est-à-dire de l'Église du Nord, rassemblait toutes sortes d'ouvrages européens que les jésuites estimaient utiles à leur action en Chine : « Elle a joué entre ces deux mondes, qui s'ignoraient, le rôle d'un trait d'union : pour l'Extrême-Asie, elle a contribué à faire connaître l'humanisme de la Renaissance européenne; pour l'Occident, elle a indirectement aidé à révéler les richesses humaines de l'Extrême-Orient ². »

Saint François Xavier lui-même avait choisi ce que serait cette bibliothèque, lui qui, de son lointain Orient, écrivait à ses supérieurs : « Je désire que ces confrères ne soient pas ignorants de l'astronomie [...]. Ayez bien soin de ne pas envoyer au Japon ou en Chine un Père qui ne soit pas docte. » Plus tard, le P. Matthieu Ricci, celui à qui le bonheur advint de réaliser le projet de saint François Xavier, persévéra dans l'intention de son prédécesseur. Chaque fois qu'il écrivait en Europe pour demander qu'on l'aidât à enrichir sa bibliothèque, il insistait pour obtenir des ouvrages aussi variés que possible. « Il voudra ainsi parfaire ses propres connaissances,

1. Voyez également *Catalogue of the Pei-t'ang Library*, Pékin, imprimerie des Lazaristes, 1944-1949, et, pour la bibliographie relative à ce sujet, J. DEHERGNE, *Bulletin de l'Université l'Aurore*, Changai, 1949, p. 262.

2. RÉTIF, p. 113.

et provoquer la curiosité admirative des lettrés chinois qui le fréquentaient ¹. » Curiosité, admiration, qu'il considérait l'une et l'autre comme deux des voies humaines qui pourraient guider vers Dieu ses visiteurs païens. Au catalogue actuel de la Bibliothèque de Pei-t'ang on trouve encore quelques-uns des livres qui en formèrent le fonds initial, celui qu fut organisé en 1605 et, selon certains savants, le 27 août 1605. De fait, les visiteurs chinois qui fréquentaient le P. Ricci s'émerveillaient de cette bibliothèque où les traités occidentaux d'astronomie, de géométrie, d'horlogerie, de sciences naturelles, voisinaient avec les livres pieux, les ouvrages de philosophie, de morale ou d'histoire. À la mort de Ricci, le P. Longobardi, dont nous savons qu'à certains égards il renia la doctrine de son prédécesseur (notamment quant à la signification de certains concepts métaphysiques chinois), la continua néanmoins en ce qui concerne la Bibliothèque de Pei-t'ang. Ce n'est pas seulement à cette fin, mais c'est aussi à cette fin, qu'il envoya en France le P. Trigault, lequel en ramena près de sept mille ouvrages occidentaux par voie de mer jusqu'à Macao et par voie fluviale ensuite. Au cours des siècles, la bibliothèque subit bien des vicissitudes. En 1644, lorsque les Mandchous soumièrent la dynastie chinoise des Ming et incendièrent Pékin, le feu épargna les livres des jésuites d'une façon qu'il plaît au P. Rétif d'appeler « presque miraculeuse ». Il n'ose pourtant qualifier de « miraculeux » l'incendie qui, en 1812, ravagea la bibliothèque rassemblée au Tong-t'ang, c'est-à-dire à l'Église de l'Est, qui était alors le siège de la seconde résidence des jésuites portugais. Au cours du XIX^e siècle, la situation devint si peu sûre que les jésuites confièrent ce qui restait de leur bibliothèque à la Mission russe orthodoxe; ils le récupérèrent trente-deux ans plus tard, en 1860. En 1862, M. Thierry dressa un inventaire manuscrit, qui compte cinq mille neuf cent trente volumes. Actuellement, il n'en reste que cinq mille cent trente-trois. Mais au XVII^e siècle, une bibliothèque occidentale de sept mille ou huit mille ouvrages, à supposer qu'elle fût composée avec discernement, permettait de prendre une vue générale de la pensée, de la religion et de la science européennes. Étant donné les accidents auxquels je viens de faire allusion, nous ne pouvons nous former une idée exacte

1. RÉTIF, p. 114.

de ce que les Chinois pouvaient découvrir chez les jésuites. Nous pouvons toutefois nous en former une idée approchée. Nul ne sera surpris d'apprendre qu'on ne trouve au catalogue ni Bacon, ni Jakob Boehme, ni Giordano Bruno, ni Hobbes, ni Machiavel. Ni l'esprit positif, ni la mystique hétérodoxe, ni la rigueur raisonnable qui menait alors au bûcher, ne servaient le propos des jésuites. Vous n'attendez non plus ni Luther ni Calvin. Mais l'*Apologie de Raymond de Sebonde* permettait à Montaigne de pénétrer en Chine : on pouvait lire à la Bibliothèque de Pei-t'ang « le lointain devancier de l'humanisme renaissant, Nicolas de Cuse (1401-1464), des médecins-philosophes comme Paracelse (1493-1541) ou Jérôme Cardan (1501-1576), de hardis platoniciens tels que Giovanni Pic de La Mirandole (1463-1606) ou Johannes Reuchlin (1455-1522), d'autres encore : André Césalpin, médecin de Clément VIII (1519-1603), Juste Lipse, professeur à Louvain (1547-1606), ou le célèbre Laurent Valla (1407-1459) au langage acéré, ou encore Pierre de la Ramée ». Érasme lui-même figure au catalogue, et Lefèvre d'Étaples; le P. Rétif nous apprend aussi que les ouvrages inscrits à l'Index étaient toujours « annotés et corrigés » dans cette bibliothèque. Cela aussi va de soi. Au reste, bien plus que sur les philosophes, c'est sur les savants et les techniciens que les jésuites fondaient la meilleure part de leur apologétique. En astronomie, en mathématique, en médecine, en sciences naturelles, leur bibliothèque proposait aux Chinois à peu près tout ce que l'Occident avait produit de meilleur; ils accueillaient avec une égale générosité tous les ouvrages relatifs à la navigation, à la construction des ponts et des globes terrestres, à celle des automates et des moulins; jusqu'aux rudiments de l'électricité, tout servait les bons Pères, A.M.D.G.

On aimerait savoir, et je reste persuadé que les études sérieuses que l'on ferait en Chine permettraient de découvrir quelle fut l'action de cette bibliothèque : dans quelle mesure elle modifia ou orienta la science et la pensée chinoises. Pour l'instant, nous en sommes réduits aux conjectures. Nous savons seulement que les astronomes musulmans et chinois n'acceptèrent pas de gaieté de cœur cette science étrangère qui leur imposait de modifier le calendrier, et par conséquent l'ordre du monde. Il est piquant de penser qu'afin d'obtenir cette victoire sur les infidèles, les jésuites de Pékin écrivaient à

Galilée, en lui promettant le secret, pour lui demander de calculer à leur profit la date de telle éclipse que mentionnait tel ouvrage chinois. Quelle victoire pour la vérité que cette démarche de ceux qui avaient accepté la condamnation qu'au nom de sa vérité l'Église venait de prononcer contre le savant! Si je suis bien renseigné, c'est en 1612 que la doctrine de Galilée fut connue à la Chine; en 1614 que le P. Manuel Diaz en faisait ingénieux état dans son explication de la sphère céleste; la même année, le général de la Compagnie de Jésus interdit à ses soldats de diffuser la pensée de Galilée sur la nature des cieux. Les bons Pères se trouvaient dans l'embaras! Pour conquérir la Chine à leur religion, il leur fallait proposer aux Chinois une astronomie supérieure à celle des musulmans, mais voilà que le général leur interdisait l'usage de l'arme la plus efficace. Nous qui avons lu *Les Provinciales*, nous devinons que les jésuites s'en tirèrent avec astuce: à l'observatoire de Pékin, ils utilisaient le traité du P. Diaz et les découvertes de Galilée; officiellement, ils ne divulguaient que le système de Ptolémée. Ce n'est que vers 1865 que les missions catholiques annoncèrent aux Chinois le dernier mot de Kepler et de Galilée: vers le temps où nos canonnières leur divulguaient un autre aspect de notre culture. Les plus avertis des Chinois entreprirent alors de réformer l'Empire du Milieu et, tout naturellement, rééditèrent les *Six Premiers Livres d'Euclide* qu'en 1607 le P. Ricci avait traduits lui-même et publiés en chinois. Il me plaît de constater que la frénésie technicienne de la Chine communiste, c'est la seule vraie victoire qu'aient remportée en Chine le P. Ricci et ses successeurs. Voici en effet comment s'exprimait, il n'y a pas très longtemps, l'un des champions de l'Occident: K'ang Yeouwei: « Le monde extérieur est entièrement transformé. Il nous faut absolument regarder au-dehors, puis réformer l'intérieur d'après nos constatations. L'impuissance actuelle de la Chine vient de son obstruction systématique, qui a duré pendant des siècles. La nation se meurt d'asphyxie. Rompons nos liens! Donnons-nous de l'air!... Matthieu Ricci, S. de Ursis, J. Alen, F. Verbiest, A. Schall nous apportèrent la première mappemonde, ils nous expliquèrent le cours des astres, ils réformèrent notre calendrier, ils fondèrent chez nous des œuvres de bienfaisance pour gagner la sympathie des petites gens. » Ricci, de Ursis, Verbiest, Schall, autant de jésuites!

À elle seule, la Bibliothèque de Pékin n'aurait sans doute pas obtenu ces résultats : peu de gens lisaient le français ou le latin. Mais en même temps qu'ils composaient cette bibliothèque, les jésuites publiaient en chinois maintes traductions d'ouvrages scientifiques, ou encore, à partir de ces ouvrages, rédigeaient eux-mêmes en chinois des traités originaux. Dès le xvii^e siècle, le P. Athanase Kircher donnait un premier catalogue des livres que nos Pères ont faits pour l'augmentation de l'Église chinoise (aux pages 158 et suivantes de son livre sur la Chine). L'essai de *Bibliographie* rédigé par Henri Cordier *des ouvrages publiés en Chine par les Européens au xvii^e et au xviii^e siècle* se trouve dans les *Mélanges orientaux* publiés en 1883 chez Leroux, à Paris, pages 495-546. On peut également consulter le *Catalogus Patrum ac Fratrum e Societate Jesu qui a morte S. Fr. Xavierii ad annum MDCCCLXXII Evangelio Xti Propagando in Sinis adlaboraverunt, Pars Prima*, Shanghai Typis, A.H. de Carvalho, 1873. La bibliographie de Cordier, dont tant s'en faut qu'elle ne soit exhaustive, donne déjà près de deux cents titres d'ouvrages publiés en Chine par des Européens, au temps qui nous intéresse.

Depuis la *Bibliographie* de Cordier, divers travaux ont précisé nos connaissances : notamment les *Adaptations chinoises d'ouvrages européens, 1513-1688*, dans *Monumenta Serica* (1945, pp. 1-57, 309-388), avec la bibliographie des pages 14-15; A.M. Colombel, S.J., *Histoire de la mission du Kiang-nin*, lithographie (Changai, 1^{re} partie, pp. 567-587); Henri Bernard [Maître], *La Première Académie des Lincei et la Chine*, dans *Il Marco Polo* (t. II, Changai, n° 3, pp. 21-34). Ce n'est plus seulement deux cents, mais, selon les érudits, trois cents, voire trois cent soixante-trois ouvrages que les jésuites publièrent; et comment espérer que nous les connaissions tous? Beaucoup de ces écrits divulguent en chinois les principes et les dogmes de la religion chrétienne. À la suite de quoi, et au moment même où l'Europe des Lumières ne jure que par Confucius, quelques milliers de Chinois, et certains confucéens, abandonnent Maître K'ong pour l'Église qui se réclame de Jésus-Christ. On raconte à ce propos que le P. Sambiaso, de la Société de Jésus, publia en chinois un *Traité de l'Âme*, et que, faute d'un mot chinois correspondant exactement à l'idée *catholique* de l'âme, le bon Père ne trouva rien de mieux que d'enchinoiser l'âme en l'appelant *ya ni ma*, ce qui n'est qu'une

- LES JÉSUITES EN CHINE, Julliard-Gallimard, 1966.
- JULES SUPERVIELLE-ÉTIEMBLE, *Correspondance*, 1936 à 1959, par Jeannine Étienne, S.E.D.E.S., 1969.
- YUN YU, l'érotique chinoise, Nagel, 1970.
- L'ART D'ÉCRIRE, avec Jeannine Étienne, Seghers, 1970.
- LECTURE BARBARE DU *Kyôto* DE KAWABATA, in DEUX « LECTURES » DU *Kyôto*, avec J.-J. Origas, C.D.U., 1972.
- COMMENT LIRE UN ROMAN JAPONAIS? (le *Kyôto* de Kawabata), Eibel-Fanlac, 1980.
- LE CŒUR ET LA CENDRE, 60 ANS DE POÉSIE, Les Deux Animaux, 1984.
- RACISMES, Arléa, 1986.
- L'ÉROTISME ET L'AMOUR, Arléa, 1987.
- LIGNES D'UNE VIE, I, NAISSANCE À LA LITTÉRATURE, OU LE MEURTRE DU PÈRE, Arléa, 1987.
- OUVERTURE/S/ SUR UN COMPARATISME PLANÉTAIRE, Christian Bourgois, 1988.
- ÉTIEMBLE-JEAN GRENIER, *Correspondance*, texte établi, présenté et annoté par Jeannine Kohn-Étienne, Romillé, éd. Folle Avoine, 1988.

Traduction :

- LA MARCHÉ DU FASCISME, de G.-A. Borgese, Montréal, L'Arbre, 1943. Réimprimé, Paris, Desjonquères, 1986.

